

Fafouine Babouin

Valsez machos !

Jean-Louis Le Breton

Roman

De l'humour, du sang, des maniaques
De l'amour, des larmes, de l'armagnac...



Les éditions du
Canard Gascon

Du même auteur

Dans la même collection (les aventures de Fafouine Babouin) :

- 1 Du Riffi dans la Garbure
- 2 Patafole en Armagnac
- 3 Les Trois Moustiquaires et la Pompe Afrique
- 4 Pruneaux à l'armagnac

Chez le même éditeur :

Godmak, du berceau au pinceau (Biographie du peintre J.C. Godmak)
Notre maison pas chère

Chez Shift Editions :

Pépé Louis contre le gang des puces (épuisé)

© Les Editions du Canard gascon 2012 - www.lecanardgascon.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés pour tous pays

Photo de couverture : © Ovidiu Iordachi - Fotolia.com

Jean-Louis Le Breton

Fafouine Babouin

Valsez machos !

Prologue

Plus on grimpe dans son arbre généalogique, plus on risque de se casser la gueule. Depuis quelque temps, je cherche des infos sur mon arrière-arrière grand-mère : Maria Vérona. D'origine italienne, elle a présidé la Ligue du Droit des Femmes au début du vingtième siècle, à l'époque des années folles. Une frondeuse. J'aime fouiner dans le passé, surtout pour en exhumer des trésors qui sentent la poudre. Gamine, je passais des heures dans le grenier de la maison, entre les vieilles malles et les toiles d'araignées. J'y ai gagné mon surnom de Fafouine. Mon père m'a affublé de ce sobriquet inspiré de mon vrai prénom, Fabienne, et de cette insatiable curiosité qui est mon plus grand défaut ou ma plus grande qualité, décidez selon votre humeur.

Je n'ai donc pas choisi de porter cette croix nominative, mais j'ai fini par m'y habituer. Toute comme mon nom de famille, Babouin, qui m'a valu les vannes que vous imaginez. Particulièrement au collège et au lycée. Évidemment, j'aurais préféré porter le nom de mon aïeule. « Vérona », ça a une autre gueule que « Babouin ». Mais c'est comme ça. Depuis des générations, on récupère le blaze de son père.

No regrets. Ça m'a forgé le caractère. J'ai très vite appris à claquer le baigneur de ceux qui se foutaient de moi. On m'a traitée de tous les noms, même de « cul rouge ». C'est l'une des caractéristiques du primate qui a eu la bonne idée de léguer son patronyme aux ancêtres de mon père. « Fafouine Babouin », faut le faire. J'ai défendu cette appellation ridicule comme un blason et je me suis bâtie une sacrée réputation : celle d'une fille qui a le verbe haut et la baffe facile. Pendant longtemps, j'ai fait peur aux mecs, mais mon physique de bimbo (je ne l'ai pas choisi non plus) les attirait comme des phalènes la nuit autour d'un lampadaire. Bref, je ne sais pas pourquoi je vous raconte ça, parce que c'est de mon arrière-arrière grand-mère dont il s'agit pour l'heure.

Maria Vérona, donc. Une sacrée pétroleuse, telle que je me l'imagine. À la pointe du combat féministe à une époque où les femmes ne pouvaient pas voter et où leurs droits se limitaient à torcher les mômes et à préparer la gamelle de leurs jules. Drôlement gonflée, l'ancêtre, qui a commencé sa carrière comme institutrice avant de se faire lourder parce qu'elle avait participé à des meetings du parti socialiste. C'était juste avant la scission de celui-ci en deux entités distinctes : PS et PC. (Si je vous casse les cacahouètes avec mes cours d'histoire, sautez une page). J'apprends tous ces trucs en surfant sur Internet. À dire vrai, la politique me

gonfle. C'est très personnel. Vous le savez, je ne me reconnais dans aucune instance, dans aucun parti. Parfois, ça me fiche la honte. Je me dis que je devrais m'impliquer plus dans la vie sociale. Mais je déteste toute forme d'association et encore plus d'idéologie. Rien que d'y penser j'attrape des boutons sur le visage et des plaques rouges sur les fesses. Alors j'ai d'autant plus d'admiration pour cette aïeule qui s'est battue comme une grande contre les machos de son époque. Je parcours sa bio. Elle s'est lancée dans des études de droit pour devenir avocate. Elle a été la première femme à plaider en cour d'assises. Tu parles d'un pedigree. Elle voulait devenir juge, mais on l'en a empêchée. Sous prétexte qu'une nana ayant à s'occuper de ses chiâres ne pouvait avoir l'esprit suffisamment serein pour exercer une haute fonction de la magistrature. Ils en tenaient une sacrée couche à l'époque. Je me demande si ça a vraiment changé. On nous prend toujours pour des quiches.

Elle avait du caractère, la Maria. Elle vivait en concubinage et ne s'encomrait pas des principes de la morale bourgeoise.

Elle reste un peu mon idole. Et puis, aujourd'hui, au détour d'une page sur le ouèbe, je tombe sur un article écrit par une intellectuelle de son temps. Une peau de vache qui assassine mon ancêtre. Voilà ce que dit cette fiéleuse plumitive: « Le souvenir que me laisse Maria Vérona est celui d'une avocate dont le grand talent n'éclipsait ni la méchanceté ni le manque de grâce. Quels chapeaux et quels souliers ! À elle seule, Maria entretenait la légende de la féministe croquemitaine - ogresse encline à dévorer les pauvres hommes. »

Et toc, prends ça dans le nez ma vieille. Ainsi Maria aurait été une langue de vipère doublée d'une rombière mal fagotée. Pas possible. Celle qui a écrit ça devait être une jalouse, une

atrabilaire, une acariâtre, une envieuse, une acrimonieuse, une pécore. Je vous le disais en préliminaire : on escalade l'arbre généalogique et quelque'un vient vous scier la branche sur laquelle vous rêvassez.

—T'es encore devant ton écran. C'est pas comme ça que tu vas faire venir les clients. Bouge un peu tes fesses, Fafouine.

Justine Laberlue me remonte les bretelles. Elle se fait du souci pour l'agence, mais je n'ai aucune crainte. Faut que je vous raconte. Il y a du nouveau. Alors voilà : j'ai décidé de prendre mon indépendance. Ça devait arriver. J'ai travaillé pendant des années comme reporter au quotidien *Midi-Gascogne* sous la houlette d'Ange Campari, le rédacteur en chef qui a un nom d'apéritif et qui n'hésite pas à lever régulièrement le coude pour l'honorer. Et puis, si vous avez bien suivi les aléas de ma carrière, vous savez que j'ai été contactée par le Neuvième Bureau, cette branche occulte de la DCRI, qui a proposé de me confier certaines missions de renseignement, tout en conservant ma profession de scribouillarde comme couverture¹. J'ai accepté parce qu'on m'a fait miroiter un rêve que je caresse depuis toute même : retrouver ma mère, officiellement disparue dans un naufrage. Depuis, j'en ai appris de belles sur son compte. Ma mère, médecin, serait toujours vivante et travaillerait pour le contre-espionnage français à l'étranger. Je ne l'ai pas revue depuis l'âge de huit ans... et j'en ai trente ! Alors, me direz-vous, comment se fait-il que ma mère ne se soit pas manifestée pendant vingt deux ans ? Pour quelles raisons n'a-t-elle jamais repris contact avec moi et mon père ? C'est bien ce mystère que je pensais éclaircir en mettant un pied dans le Neuvième Bureau. Mais, au jour d'aujourd'hui, tout baigne dans le flou.

1 Voir Pruneaux à l'armagnac

France (c'est son prénom), la directrice du Neuvième Bureau, m'a expliqué que ma mère ne pouvait pas revenir chez nous. Qu'une raison de force majeure lui interdisait de renouer tout lien avec sa famille, et qu'elle ne pouvait pas me la révéler. Je n'en sais pas plus. Et essayez de tirer les vers du nez à la patronne d'un service secret...

Entre journalisme et missions obscures, je me sentais devenir un peu schizo. Alors j'ai décidé de tout mettre à plat et de m'installer à mon compte. Cette année j'ai créé l'agence Cyrano ! Vous avez bien lu : me voilà patronne d'une officine de renseignement. Je peux vendre des reportages à la presse ou effectuer des missions pour le compte de la DCRI ou de la DGSE. J'assume toutes mes casquettes : espionne, reporter, gratte-papier et fouineuse de première classe. Je ne suis pas partie seule dans cette aventure. J'y ai entraîné Justine Laberlue, photographe plus ou moins punk et Kévin Mangin, un jeune garçon timide, bien propre sur lui, très intello et spécialiste en informatique. Nous formons un trio improbable, mais efficace.

Notre agence s'appelle « Cyrano » en hommage au personnage créé par Edmond Rostand. Parce que j'ai des lettres, figurez-vous. C'est pas le tout de mettre en avant ses mensurations (90-60-90 pour les curieux), faut aussi en avoir un peu dans le cabochon. L'agence, c'est une idée de moi. Du pur jus de crâne à la Fafouine. Je suis une inconditionnelle de cette pièce de théâtre : *Cyrano de Bergerac*. J'aime particulièrement le passage où le comte De Guiche propose à Cyrano, qui écrit des textes, de le pistonner auprès du cardinal Richelieu. Je vous balance cet extrait, ça ne peut que faire du bien à votre sous-culture. Je l'ai imprimé et collé sur la porte de l'agence :

Cyrano de Bergerac – Acte 2, scène 7

De Guiche

Vous avez bien rimé cinq actes, j'imagine ?

Le Bret, à l'oreille de Cyrano

Tu vas faire jouer, mon cher, ton Agrippine !

De Guiche

Portez-les-lui. (à Richelieu)

Cyrano, tenté et un peu charmé

Vraiment...

De Guiche

Il est des plus experts.

Il vous corrigera seulement quelques vers...

Cyrano, dont le visage s'est immédiatement rembruni

Impossible, Monsieur ; mon sang se coagule

En pensant qu'on y peut changer une virgule.

De Guiche

Mais quand un vers lui plaît, en revanche, mon cher,

Il le paye très cher.

Cyrano

Il le paye moins cher

Que moi, lorsque j'ai fait un vers, et que je l'aime,

Je me le paye, en me le chantant à moi-même !

De Guiche

Vous êtes fier.

Cyrano

Vraiment, vous l'avez remarqué ?

Voilà... Tout est dit ! Lorsque j'écris un article, mon sang se coagule à l'idée qu'on y change une virgule. Je suis fière comme Cyrano. D'ailleurs Justine Laberlue me dit souvent : « t'es aussi bonne à plume et qu'à poil... » Je lui laisse la maternité de ses plaisanteries graveleuses.

Notre agence a donc une façade : la réalisation et la vente de reportages écrits ou filmés pour ceux qui veulent bien nous les commander. Et elle a une arrière-boutique : l'exécution de missions discrètes, voire secrètes, pour le DCRI et la DGSE. Sauf que, sauf que... depuis un mois, c'est le calme plat ! Que tchi... Rien. Nada ! Pas le moindre petit événement affriolant à se mettre sous le stylo. Torpeur sur la France. Tout le monde roupille, ou quoi ?

—À ce rythme là, on va baisser le rideau de fer dans pas longtemps, se lamente Laberlue. Je me demande si je n'aurais pas mieux fait de rester salariée à *Midi-Gascogne* plutôt que de te suivre dans tes projets d'indépendance. Faut toujours que tu te distingues, Fafouine.

Kévin Mangin, qu'on n'avait pas entendu jusqu'alors, lève la tête de son clavier :

—On a encore quelques semaines d'autonomie financière. Pas de panique, mesdames...

Tu penses ! Toutes nos éconocroques ont été investies dans cette boîte. Mon père (Dieu le tripote) a même cassé un de ses Codevi pour nous aider à démarrer. Les premiers temps, ça a marché comme sur des roulettes. On a refourgué des reportages à *Midi-Gascogne* et aussi à *la Pêche-du-Midi*. Quel *fun* de travailler pour les deux concurrents, ennemis mortels. Laberlue a aussi réussi à vendre à FR3 un sujet sur un festival de *Hard-Métal* qui a eu lieu dans un village du coin. C'est une toquée de ce genre musical, ma photographe. Avec Ernest, son pote garagiste, ils s'éclatent les tympanes au gros

rock qui tache. Elle a fait d'une pierre deux coups, associant la passion et le boulot.

— Moi je dis que si on ne se remue pas, ça va pas venir tout seul, fulmine Justine. Vous êtes tous les deux scotchés devant vos écrans. C'est pas là que ça se passe. La vraie, vie, c'est dehors ! Faut se bouger.

Elle n'a pas tort. Je jette un coup d'œil aux trois pendules qui indiquent les heures de New York, Paris et Pékin. Ça fait chic et moderne.

— T'as raison, c'est l'heure d'aller casser une croûte, dis-je. Amène-toi, Kévin.

— J'arrive...

Ce que je traduis par « laissez-moi encore dix minutes ! ». Cette réponse est aussi un classique de la restauration. Vous entrez dans un café, vous hélez le garçon qui vous répond « j'arrive » en se barrant dans le sens opposé et ne revient qu'un quart d'heure plus tard. Pour décoller Kévin de son clavier, il faut soit utiliser la manière forte, soit user de stratagème. Genre :

— J'ai une étiquette dans le dos de mon chemisier qui me gratte le cou. Tu veux pas venir me la découper, Kévin ?

Là, il abandonne derechef sa souris et rapplique l'œil mouillé et une paire de ciseaux à la main. Comme beaucoup d'intellos, c'est un timide. Je ne dirais pas un « grand » timide, puisqu'il ne dépasse pas le mètre soixante cinq et que Justine et moi-même le dominons largement de la tête et des épaules. On le voit de haut, le petit Kévin et sa broussaille de cheveux roux qui ressemble à un feu de pinède un soir d'été.

— Baisse-toi, Fafouine, que je regarde ton col...

Je m'exécute. Je sais qu'il en profite pour mater mon dos et étudier le système de fermeture de mon soutien-gorge. Il n'est plus puceau, mais c'est tout comme. Un rien le fait rougir.

— Ben y'a pas d'étiquette à ton chemisier...

— Ah bon ? Tu peux me gratter un peu ? Ça me démange...

Je lui tourne le dos, mais je sais qu'il a viré à la couleur pivoine. Il glisse sa main sous le tissu et me gratouille la colonne d'un doigt timide. Je glousse bêtement comme une pétasse que je me plais à être parfois.

— Hum, c'est bon ça, continue.

Ce petit jeu exaspère Justine qui meurt de faim.

— Quand vous aurez fini, on pourra peut-être aller bouffer ? J'ai le ventre qui gargouille. Faute de remplir les caisses de l'agence on pourrait au moins s'en mettre plein l'estomac.

On sort. Et soudain, en passant devant le marchand de journaux, un gros titre de *Midi-Gascogne* attire mon œil : « Pendu et émasculé. Qui a tué Dédé Alibert ? »

— Tu voulais du neuf, en voilà ! dis-je à Laberlue en l'attrapant par la manche.

— Merde. Dédé Alibert ? Celui des vins Alibert ?

— Je ne connais que lui, renchérit Kévin. C'est le plus gros producteur de pinard de la région. Ça va faire du barouf...

— Ça veut dire quoi « émasculé » ? demande Justine qui n'a pas étudié à la Sorbonne et ne s'en porte pas plus mal pour autant.

— On lui a ôté ses attributs virils, répond Kévin avec tact.

— Non ? On lui a coupé les couilles ? gueule Justine de sa voix de stentor.

Aussitôt, plusieurs passants s'arrêtent et tendent l'oreille avec curiosité.

— On l'a castré, quoi, reprend l'affreuse. Comme le maïs...

— Oui... Assez barbare comme méthode, dis-je. En tout cas, pas courant dans notre région où on règle plutôt ses comptes à coups de poing ou au fusil de chasse. Voilà un bon

sujet pour nous. Je vais de ce pas aller voir Campari pour en savoir plus et tenter de lui vendre un reportage.

— Castré ou pas castré, j'ai faim ! rugit Justine en me lançant un œil noir. T'attendras qu'on ait fini de manger pour investiguer...

Et d'autorité, elle me pousse chez la mère Lucie, le resto qui nous sert de cantine et où l'on affiche des ris de veau en plat du jour.

— Les ris de veau, c'est pas des testicules ? demande Justine.

— Non, c'est le thymus qui se trouve placé à l'entrée de la trachée du veau à la hauteur de la poitrine, lui récite Kevin, véritable *Wikipédia* sur pattes.

— Thymus ou pas thymus, ça reste de la glande et moi j'ai faim !

Me voilà tout excitée. La curiosité, c'est comme l'appétit. Faut pas grand chose pour l'aiguiser.